

L'abbé Audibert

M. l'abbé Audibert a beaucoup œuvré tout au long du XVIIIe siècle pour faire connaître Vieille-Toulouse et l'importance de son passé antique.

Prêtre, mais aussi savant et érudit, il correspondit avec les sommités de son temps, et notamment avec Jean-Jacques Barthélemy, numismate, membre de l'Académie Française, à qui il présenta en particulier, pour qu'il les étudie et les commente, un lot de monnaies anciennes trouvées à Vieille-Toulouse

On trouvera ci-dessous respectivement :

- copie de la lettre de réponse du numismate Jean-Jacques Barthélemy à l'abbé Audibert
- un article consacré à l'abbé Audibert signé de Louis Charles André Alexandre Du Mège, extrait d'un ouvrage paru en 1858

1°) NUMISMATIQUE

LETTRE A L'ABBÉ AUDIBERT, SUR QUELQUES MÉDAILLES.

"Vous m'avez fait l'honneur, monsieur, de me demander quelques éclaircissements sur les médailles découvertes à Vieille-Toulouse; c'est avec une peine secrète que je vais tâcher de répondre à votre confiance. La plupart de ces médailles ont été publiées par divers antiquaires qui n'ont rien laissé à désirer sur les unes, et qui ne pouvaient proposer que des doutes à l'égard des autres. Il faudrait donc copier servilement ce qu'ils ont dit, ce qui est assez inutile, ou substituer de nouvelles conjectures aux leurs, ce qui l'est encore davantage. Cependant, pour seconder vos vues, j'ai jeté sur le papier quelques notes superficielles dont vous ferez l'usage que vous jugerez à propos.

Médaille phénicienne.

N°. 1°. Cette médaille assez commune, déjà publiée par Le Clerc et par d'autres savants, représente d'un côté une figure debout, et de l'autre une inscription phénicienne. On ignore et le pays où elle fut frappée, et la signification des mots phéniciens tracés au revers. Vous avez découvert la vôtre à Vieille-Toulouse, celle de Le Clerc avait été trouvée dans l'Andalousie. Suivant l'auteur d'une explication que ce critique a insérée dans son journal, la médaille fut frappée à Serpa, ville de la Bétique, et sa légende signifie : *le Soleil aime Serpa*.

Une si bizarre interprétation n'a besoin que d'être rapportée. Si je voulais lui en substituer une autre, je dirais que les deux premières lettres phéniciennes paraissent signifier une *Isle*, et que les trois suivantes sont peut-être le nom de Majorque. Mais pour justifier cette leçon, il faudrait analyser l'inscription, et m'engager dans des détails qui nous ennuieraient l'un et l'autre.

Médailles espagnoles.

N°. 2. Toutes les médailles de cette espèce que vous avez découvertes à Vieille-Toulouse représentent ces caractères que Don Velasquez désigne sous le nom de Celtibériens, et dont il a donné un alphabet en 1752. Le peuple qui s'en servait était assez voisin de Toulouse pour avoir des liaisons de commerce avec cette ville.

Médailles gauloises.

N°. 3. La tête est inconnue; la croix du revers est une suite de l'ancienne manière de fabriquer la monnaie ; la hache qui paraît dans un des angles est représentée sur presque toutes les médailles en argent découvertes à Vieille-Toulouse, et s'y trouve accompagnée de plusieurs symboles différents, comme de couronnes, de bracelets, etc.

N°. 4- Autre médaille gauloise fort semblable à certaines petites médailles de Marseille, mais qu'il faut attribuer aux anciens habitants de Toulouse, à cause de la hache que nous offre le revers. Suivant les apparences, les divers peuples des Gaules caractérisaient leurs monnaies par des symboles que nous ne pouvons pas déterminer encore, parce que les antiquaires ont trop négligé de connaître et d'indiquer les lieux où l'on trouve ces monuments.

Les médailles gauloises en bronze représentent au revers tantôt un aigle, tantôt des figures grossièrement dessinées, et d'autres fois de simples ornements. Elles semblent postérieures à celles d'argent, et peut-être viennent-elles pour la plupart des autres peuples des Gaules. Il en est deux très connues des antiquaires, l'une est des Volces Arécomiques, et l'autre de la ville de Reims, avec le mot REMO au-dessous d'un char.

Médailles grecques.

Parmi les médailles grecques, je ne parlerai point de celles de Marseille, qui sont fort communes, ni d'une médaille d'Aradus en Phénicie, qui ne l'est guère moins. Mais celles des numéros 5 et 6 méritent quelque attention.

Elles représentent d'un côté la tête de Mercure, caractérisée par le caducée, et de l'autre un trépied autour duquel est ce mot ΑΟΓΓΟΣΤΤΑΗΤΩΝ, nom d'un peuple inconnu. Le P. Hardouin, qui en publia une semblable du cabinet du roi, ne pouvant éclaircir la légende, proposa de la corriger, et ne donna que de vaines conjectures. L'auteur d'un excellent ouvrage qui vient de paraître ' attribue le monument aux habitants de Talet en Laconie , et l'on ne pouvait rien dire jusqu'ici de plus vraisemblable. Mais les découvertes faites à Vieille-Toulouse élèvent des doutes contre cette explication,

1°. Les médailles dont il s'agit ici s'y trouvent en si grande quantité, qu'on ne peut guère supposer qu'elles y soient venues de la Grèce, et surtout d'un canton aussi éloigné des routes générales du commerce que l'endroit où le Talet était situé.

2°. Quelques unes de ces médailles sont d'un mauvais travail, et ressemblent pour la fabrique aux médailles grecques de Béziers et à ces médailles que la plupart des antiquaires attribuent à des rois de Galatie, et que d'autres rapportent peut-être avec plus de raison à des rois des Auvergnats.

3°. On y voit quelquefois des noms qui ne paraissent pas grecs d'origine, tel est celui de *Buxies* ou *Bwxpes* que je trouve sur une médaille du cabinet du roi. Tel est celui de ΑΟΥΚΤΙ ou ΑΟΥΚΤΙΩΝ que l'on voit sur la médaille gravée dans la planche suivante n°. 6.

J'ignore si le peuple à qui nous devons ce monument, faisait partie des Gaulois Tectosages établis à Toulouse : s'il faut le compter parmi ces peuplades obscures de l'Aquitaine que Strabon cite sans les nommer ; si on pourrait le placer sur les bords de la Méditerranée et sur les rivages de Leucate dont le nom a beaucoup de rapport avec celui que semble présenter la médaille. Mais on doit présumer d'une part, qu'il avait des relations intimes avec les anciens habitants de Toulouse, et d'une autre, qu'il avait reçu l'usage de la langue grecque ou de Marseille, ou de quelqu'une des colonies de cette ville.

J'ai l'honneur d'être , etc.

Jean-Jacques Barthélemy

Jean-Jacques Barthélemy, dit l'abbé Barthélemy, né le 20 janvier 1716 à Cassis en Provence et mort à Paris le 30 avril 1795, est un ecclésiastique, archéologue, numismate et homme de lettres français.

Après des études classiques au collège de l'Oratoire à Marseille, il suit des cours de philosophie et théologie au collège jésuite, puis entre au séminaire des lazaristes. Tout en se préparant à la prêtrise, il tourne son attention vers les langues orientales et il est introduit par un ami marseillais à l'étude des antiquités classiques, et plus particulièrement de la numismatique. Venu à Paris en 1744 avec une lettre d'introduction pour Claude Gros de Boze, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres et garde du Cabinet des médailles au sein de la Bibliothèque du roi, il devient son assistant et entre à l'Académie en 1747. En 1753, il prend la succession de Gros de Boze et conserve ce poste jusqu'à la Révolution. Au cours de son mandat, il double pratiquement la collection.

S'étant d'abord fait connaître par des travaux d'érudition, il publie en 1788 son *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du IV^e siècle*, ouvrage illustré des cartes du géographe Jean-Denis Barbié du Bocage, qui lui vaut d'être élu l'année suivante à l'Académie française.

Pendant la Révolution, en septembre 1793, Barthélemy est arrêté en tant qu'aristocrate et brièvement incarcéré. La même année, il est nommé conservateur de la Bibliothèque nationale, poste qu'il refuse pour reprendre son ancienne fonction de garde du département des médailles et antiques. Il enrichit encore la collection nationale avec plusieurs acquisitions de valeur. Ayant été spolié de sa fortune par la Révolution, il meurt le 30 avril 1795 dans la plus grande indigence.

2°) Extrait d'un ouvrage intitulé :

Archeologie pyrénéenne, antiquités religieuses historiques, militaires, artistiques... d'une portion de la Narbonnaise et de l'Aquitaine nommée plus tard Novempopulanie....,

Paru à Toulouse aux éditions : Delboy, 1858

d'Alexandre Louis Charles André Alexandre Du Mège ou Dumège, né à La Haye (Pays-Bas) le 5 décembre 1780 et mort à Toulouse, le 6 juin 1862, érudit, archéologue et historien français

L'abbé Audibert s'est placé au premier rang parmi ceux qui ont écrit sur les premiers temps de la ville de Toulouse. Frappé d'étonnement à la lecture des écrits des auteurs qui, jusqu'à lui, s'étaient occupés de cette antique capitale des VolkesTektosages, et né parmi les descendants de cette tribu gauloise, il voulut restituer les premières pages perdues de leur histoire, et il disait, en 1764 :

« Si les idées que je vais proposer sur les monuments qu'on trouve au lieu appelé Vieille-Toulouse, et un passage d'Ausone ont quelques degrés de vraisemblance, elles pourront servir un jour à dissiper les ombres épaisses qui couvrent l'origine de ma patrie »

« Ce n'est pas que la matière que j'entreprends de traiter soit neuve à tous égards ; nos annalistes l'ont entamée; mais ce qu'ils disent du lieu de Vieille-Toulouse manque d'exactitude; s'ils l'avaient examiné avec soin, ils n'auraient point formé sur le nom qu'il porte des conjectures qui ne s'accordent ni avec les monuments qu'on y retrouve, ni avec une tradition authentique dont ils nous ont fourni eux-mêmes les titres les plus incontestables. »

La *Dissertation sur les Origines de Toulouse*, recherchée par les vrais savants, sera toujours un titre de gloire pour son auteur ; mais, de nos jours, on trouve des incrédules sur les preuves démonstratives fournies par l'abbé Audibert. Nous aurons dans la suite de cet ouvrage, l'occasion de montrer jusques à quel point s'abusent ceux qui, copiant M. de Haynal, sans le nommer, ne veulent voir à Vieille-Toulouse qu'un ancien cimetière. Pour les convaincre, il aurait fallu qu'un oppidum gaulois leur fournit des ruines comparables à celles d'Athènes.

N'oublions pas que, devenu vicaire de la paroisse de Verfeil, l'abbé Audibert se fit remarquer, non seulement par son zèle apostolique, mais par toutes les vertus du chrétien, et que les soins qu'il prodiguait aux pauvres, ont consacré son souvenir dans la mémoire reconnaissante du peuple. Des vieillards nous ont appris que sa tombe était vénérée par toutes les personnes pieuses, et que si son nom n'a pas obtenu les honneurs auxquels d'autres archéologues sont parvenus, il est vénéré par tous les *poiits-his* de ceux qu'il a nourris, qu'il a soulagés dans leurs afflictions; si la renommée de l'érudit pouvait s'effacer un jour, Audibert en a conquis une autre qui sera plus durable: celle d'un saint prêtre, et d'un homme de bien.

Le nom de Jean-Jacques Barthélémy s'unit ici à celui d'Audibert, et ce n'est pas sans éprouver un vrai sentiment d'orgueil que nous plaçons ici le nom du savant auteur du *Voyage iVAnacharsis* parmi ceux des écrivains qui se sont occupés de nos antiquités. Audibert lui a dédié son excellente *Dissertation sur les Origines de Toulouse*, et Barthélémy lui adressa, sur les médailles que l'on trouve communément dans cet antique oppidum des Tektosoges, **une Lettre très intéressante**, et qui fut publiée - par celui qui l'avait reçue. D'après les recommandations pressantes de Barthélémy, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres voulut bien encourager Audibert; cette savante société voyait dans l'humble vicaire de Verfeil un ecclésiastique zélé pour les progrès de notre histoire et qui méritait l'estime de tous ceux qui aimaient l'archéologie.